

Témoignage de Georges HÉBERT, officier du Suchet

«La montagne Pelée ne présente pas plus de danger pour les habitants de Saint-Pierre que le Vésuve pour les habitants de Naples». Mot d'ordre officiel, sans doute*.

En somme, il y avait d'une part ceux qui, en très petit nombre et presque tous des autorités, ne croyaient pas au danger ou pensaient qu'on pouvait attendre, et d'autre part la masse de la population autochtone qui jugeait la situation tout autrement.

Nous arrivons à Saint-Pierre par voie de mer. Le volcan est là devant nous qui gronde et lance d'inquiétantes fumées sombres. Il y a quarante-huit heures à peine, une avalanche de lave boueuse a englouti une des plus grandes usines à sucre de l'île, à l'extrémité du faubourg nord de Saint-Pierre, faisant des victimes.

A peine débarqué, je me rends compte qu'une grande tristesse règne dans la ville; on éprouve d'emblée un malaise angoissant, l'atmosphère est étouffante, une cendre fine tombe et s'infiltré partout. Je quitte mes camarades et décide d'aller me renseigner dans la foule. Je vais tout droit au marché du Fort où se trouvent toujours un grand nombre de femmes. C'est là, dans cette sorte de forum spécialement féminin, qu'on touche vraiment à la source de tout ce qui se dit, se pense, se discute, surtout si l'on possède, comme c'est mon cas, une connaissance suffisante du langage créole. Il y a là plus d'un millier de femmes.

Je connais la sagacité, l'instinct quelque peu divinatoire, l'esprit vif, critique et moqueur de cette population féminine qui exerce tant d'influence dans la vie créole. Mais plus de rires, ni de propos joyeux, ni de gaieté exubérante comme en d'autres temps. C'est presque le silence sous l'immense chapiteau de fer. On est grave et inquiet. Partout où je m'adresse, ce sont les mêmes propos, les mêmes craintes qu'on peut résumer ainsi : un malheur va sûrement arriver, le volcan «bout» de plus en plus, il va nous tuer tous ! Une aimable connaissance des jours heureux du dernier carnaval (j'étais jeune alors) que j'incite à se réfugier à Fort-de-France me répond avec un sourire amer mais d'un ton ferme : «Non, je ne pars pas, parce que je veux mourir avec ma maman.»

J'apprends des choses troublantes : les animaux qui le peuvent se sont déjà enfuis (chats, rats, serpents...); les bestiaux dans les prés clôturés meuglent sans discontinuer; des bandes d'oiseaux venant du nord de l'île s'enfuient vers le sud; on dit que le boa du jardin botanique a brisé sa cage et s'en est allé. Ailleurs, je vois des gens de connaissance qui me confirment l'inquiétude générale.

En particulier, je rencontre près de l'usine qui vient d'être engloutie le jeune fils du député de la Guadeloupe, Gerville-Reache, et suis frappé par son pessimisme raisonné et sa grande tristesse.

[Page suivante](#)

[Retour au sommaire](#)



Je retrouve mes camarades artilleurs dans l'après-midi, ils ont tout arrangé pour que je reste à Saint-Pierre avec eux jusqu'au lendemain. Ils m'apprennent que le gouverneur Mouttet avec sa femme et la plupart des membres de la commission scientifique viennent s'installer dans la ville. Je leur fais part de ce que j'ai vu et appris mais ne puis les convaincre de l'évidence et peut-être de l'imminence d'une éruption dont les signes avertisseurs sont patents. Néanmoins je résiste à leur insistance et décide de partir. J'attrape de justesse le dernier bateau de la journée pour Fort-de-France. A peine éloigné, au moment où je contemple la majesté tragique du volcan fumant et menaçant la ville, j'éprouve un sentiment pénible. Il me semble que je fuis, que j'abandonne des gens en danger, sentiment de solidarité humaine qui m'a longtemps poursuivi et m'empêcha d'éprouver la moindre satisfaction d'avoir échappé au destin fatal.

DANS LA VILLE EN FEU

A Fort-de-France, au moment où Saint-Pierre disparaît, un énorme nuage de cendres et de pierres s'abat sur la ville, une demi-obscurité règne pendant une partie de la matinée, des grondements lointains se font entendre. On craint pour Saint-Pierre, mais la nouvelle de la destruction n'est apportée qu'à midi par un des petits vapeurs qui font la navette entre les deux villes. Ce bateau, le *Rubis*, est parti de Fort-de-France dans la matinée, mais il a fait aussitôt demi-tour après avoir aperçu de loin l'épouvantable chose. Son retour insolite a attiré une foule anxieuse sur le débarcadère. A peine accosté, une clameur lugubre éclate : Saint-Pierre perdu, Saint-Pierre en feu ! Portée de bouche en bouche, elle gagne la ville entière, avec une vitesse inouïe et parvient ainsi au siège du gouvernement. Dans les rues, les hommes courent, crient, se lamentent. Sur le pas des portes, les femmes s'agenouillent et prient. Je tente de rallier mon bord, mais le navire a déjà appareillé.